

Véronika Galitchina

Université Nationale de Kharkiv Vassyl Karazine, Ukraine

Merci, mon prof !

“C’est un cauchemar !” Je sais bien que si Anatole Mikhaïlovitch dit cette phrase, alors ça veut dire qu’il va bien, que ça marche, la routine. Il a des étudiants à suivre, des copies à corriger, des travaux de contrôle à composer, des rapports à rédiger. Il est pressé et plein d’énergie. A mes vingt-et-un ans je ne le suis pas toujours autant que lui à sa soixantaine.

L’histoire démarre

M.Timonine est mon premier professeur de français. Officiellement, l’histoire de mon français a commencé à l’université mais, en fait, elle a commencé au moment où j’ai pris entre les mains la revue enfantine “Les Belles Histoires”. La Grande Histoire de cette édition-là s’appelait “*Le petit chien qui n’avait pas de maison*”. Enchantée par les images d’un toutou à la recherche d’un toit, je ne comprenais le texte qu’en partie. J’ai alors décidé de m’adresser à la seule personne qui, à l’époque, pouvait me donner un coup de main au décryptage : mon professeur de français. Anatole Mikhaïlovitch paraissait gêné par ma demande mais il a traduit, quand même, le reste de l’histoire que je n’ai pas réussi à deviner. “Mais pourquoi dois-je le faire ?”, s’exclamait-il de temps en temps en poursuivant la traduction.

Les moments de rêves et de voyages

On a vécu bien des jolis moments pendant ses cours. S’étant déclaré un homme de l’ancienne garde, Anatole Mikhaïlovitch apportait en classe de langue un magnétophone pour pratiquer l’écoute et la traduction spontanée. On écoutait Dalida, Nino Ferrer, Bourvil et Joe Dassin, on transcrivait les paroles et puis on chantait ensemble. On jouait à traduire pour les “Français” ce que disaient les “Américains” (l’anglais était notre première langue étrangère à l’université). On apprenait par cœur des dialogues drôles dont les répliques rimaient : “C’est toi, Lucien? Qu’est-ce que tu deviens ?” Les meilleurs moments étaient quand Anatole Mikhaïlovitch se mettait à nous raconter ses voyages et ses aventures incroyables. Membre des expéditions géologiques en tant que traducteur et interprète, il a travaillé un peu partout en Afrique francophone : en Algérie, en Guinée équatoriale, à Madagascar. Il n’existe rien de plus étonnant que d’écouter des histoires réelles d’une personne qui les a vécues, juste après avoir lu un texte dans le manuel sur le même sujet. Des choses exotiques, éloignées, voire incompréhensibles, deviennent en un clin d’œil une réalité proche et tangible. C’était ainsi pour un fragment de “Tartarin de Tarascon” dont l’action se déroule en Algérie. Le texte m’a fait rêver des sables du désert, du rugissement des lions, du fracas de la diligence transportant

les passagers d'une ville à l'autre... Tout à coup, j'entends mon professeur confirmer que le temps de voyage entre ces deux villes correspond à la réalité. Ses anecdotes, introduites souvent par un petit rire et la phrase "C'est un cinéma gratuit !", me transportent là-bas, et je n'ai plus le droit de dire que je n'ai jamais été en Algérie. J'avais, quand même, beau lui demander d'écrire les mémoires de ses aventures. J'ai même pensé à les recueillir moi-même mais, chaque fois, je me plongeais si profondément dans son récit que je préférais regarder son cinéma au lieu de soigner la transcription.

A quoi ça sert ?

Ce qui est merveilleux chez Anatole Mikhailovitch, c'est sa mémoire. Il se souvient des noms de tous ses étudiants, peu importe si cela fait déjà vingt ans qu'ils ont fini leurs études. En plus, il essaie d'être au courant de ce qui se passe dans leur vie. Souvent, ce n'est pas trop difficile puisque pas mal de professeurs de la faculté sont ses anciens étudiants. Il nous a parlé d'une professeur et chercheuse, sans donner son nom, bien évidemment, à laquelle il a une fois donné une mauvaise note. Elle a déclaré son intention de ne plus jamais le saluer. Elle a tenu sa parole jusqu'au présent. Je ne pouvais m'empêcher de me demander comment se faisait-il que les élèves de M. Timonine aient fait une carrière scientifique, gagné des titres et des rangs tandis que leur professeur de français restait toute sa vie un simple professeur ? Cela me paraissait injuste. Mais, selon ses propres mots, il ne vaut pas la peine de faire quelque chose si l'on ne voit pas à quoi ça sert. Anatole Mikhailovitch voit à quoi sert l'enseignement des langues, donc il le fait. Il a choisi son chemin en étant conscient. Tant mieux. Sans lui — qui sait — la science linguistique manquerait d'effectifs, et moi, je ne ferais pas un si bel apprentissage de la langue française. C'est pourquoi la première personne que je tenais à remercier après avoir gagné le troisième prix au concours national de traduction était bien Anatole Mikhailovitch. J'ai le plaisir d'exprimer ma reconnaissance ici. Merci, mon cher prof !

L'épilogue

Le fait que je suis en train de faire mon Master en philologie française, je le dois, peut-être, aussi à mon professeur. Un jour, Anatole Mikhailovitch a dit d'un ton convaincu et désolé que tous ceux qui apprennent l'anglais et le français à notre faculté finissent par abandonner le français et se pencher sur l'anglais. Je devrais me trouver parmi eux, moi aussi, avec le français comme deuxième langue. Je me suis insurgée contre cette prédiction. J'ai éprouvé un grand désir de contester ce verdict et de sortir de l'ornière. Et voilà qu'au bout de quelques années je me spécialise dans le français. Je vais même bientôt faire un stage de traduction avec M. Timonine comme directeur de stage. Bien que j'aie à traduire un document important, je n'ai pas peur de faire des erreurs parce que je suis sûre que l'œil de mon professeur sera

vigilant et que sa critique sera la plus stricte et constructive possible. Et je suis très contente de poursuivre l'histoire de mon français avec la personne qui a joué un rôle si important pour la démarrer.